



# LE FIGARO

## Supplément Littéraire du 25 octobre 1890

Bibliothèque Nationale de France  
<http://www.gallica.bnf.fr>

### Avertissement

Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k272567w.image.langFR.r=le\\_figaro\\_supplement](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k272567w.image.langFR.r=le_figaro_supplement)

REDICTION DU SUPPLEMENT  
**A. PERRAVIER**  
 SECRETAIRES  
**AUGUSTE MARCADE ET PAUL BONNETAIN**  
 Paris — 26, rue Drouot — Paris

# LE FIGARO

SUPPLEMENT LITTERAIRE

Prix du Supplément avec le Numéro :  
 20 CENTIMES A PARIS — 25 CENTIMES HORS PARIS  
 Abonnement spécial du SUPPLEMENT LITTERAIRE  
 Numéro ordinaire compris :  
 12 FR. PAR AN

**SOMMAIRE DU SUPPLEMENT**

- ORGANISATION... La Vénus de Milo reconstituée. Dessins de Caran d'Ache.
  - MADRIE ROLLINAT... Poèmes rustiques.
  - LEONCE GRAMMIE... Les idées du docteur Pangloss.
  - JEAN AALBERT... L'Auvergnat de Paris.
  - PIERRE DHURE... Croquis d'architectes. M. Paul Nénol.
  - G. LABADIE-LAGRAVE... A travers les revues étrangères.
- FEUILLETON  
 EMILIN MASQUERAY... Unoplace de Laghouat. Souvenirs de jeunesse en Algérie (Suite).  
 Bulletin hebdomadaire de la Financière.

LA  
**Vénus de Milo**

RECONSTITUEE

Un des passe-temps favoris de ces messieurs des Inscriptions et Belles-Lettres consiste à se lire les uns aux autres des mémoires sur la reconstitution de la Vénus de Milo. Ça vaut mieux que d'aller dans les estaminets!



Au premier rang de ceux qui se distinguent par leur adresse à ce jeu innocent, on cite M. Ravaisson, dont le nouveau mémoire vient d'obtenir un succès fou dans cette classe de l'Institut où l'usage que faisait de ses dix doigts le sympathique déesse, avant son accident, est un sujet de constante préoccupation.

Depuis le commencement du siècle, le monde savant dispute sur la meilleure façon de traiter l'infirmité de cette pauvre Vénus de Milo, qui, comme chacun sait, est épaule-de-jatte.

Et cette fois nous croyons que M. Ravaisson vient de faire faire un grand pas à la question: après avoir rejeté la

vieille théorie d'après laquelle cette statue représenterait la déesse de l'agriculture, parce qu'elle manque de bras, l'éminent archéologue établit, conformément à l'opinion de Théophile Gautier et de divers autres critiques d'art, que la Vénus de Milo faisait partie d'un



groupe et que sa main gauche était posée sur l'épaule d'un second personnage vers qui s'élevait la main droite. Or, selon M. Ravaisson, ce personnage ne serait autre que Mars, le vaillant guerrier, dont les relations avec la sympathique diya ne sont plus un secret pour personne: Vénus désarmant le



Dieu de la guerre, tel est le sujet du groupe d'après la plus récente opinion de l'Institut.

L'hypothèse de M. Ravaisson est évidemment très séduisante; néanmoins la position des bras telle qu'il la décrit et l'attitude générale du corps laissent le champ ouvert à d'autres suppositions; c'est ainsi qu'au lieu de penser que la

Vénus de Milo désarmé le dieu de la guerre, nous avons de tout aussi bonnes raisons d'admettre qu'elle lui passe une main dans les cheveux; tandis que l'au-



tre frise une de ses moustaches, ou bien encore que, si elle a la main gauche sur l'épaule du beau militaire et la droite étendue vers lui, c'est pour entamer un tour de valse dont l'inclinaison du buste et l'enlèvement du pied gauche suivent la première mesure. Cependant, m'objecterez-vous, la main gauche sur l'épaule et la droite en avant c'est la position du cavalier et non de la valseuse;... mais qui vous dit, après tout, que les habitués de l'Olympe se croyaient obligés de valser

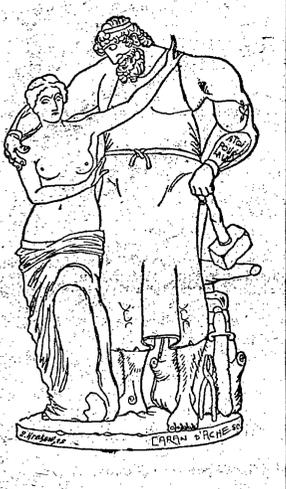


dans le même sens que cela se pratique en nos salons depuis que les races du Nord nous ont réenseigné cette danse impure, au vol lascif et circulaire?

Et puis pourquoi ne pas admettre que

le personnage avec qui la Vénus en question se trouve en tête-à-tête soit tout bonnement son légitime époux, ce pauvre Vulcain, dont les premières difficultés de ménage ont inspiré à M. Georges Ohnet l'idée du Maître de Forges?

De la main gauche, la victime de ce mariage dé raison repousse un mari trop empressé, tandis que de l'autre elle désigne la porte de sa chambre avec un geste de dénégation; nous avons tous vu Jane Hading dans une pose analogue.



A moins que, ayant pris son parti, comme l'héroïne de M. Ohnet, de devenir une bonne ménagère, la Vénus soit représentée dans un moment où, écartant de ses deux mains les papillons de son forgeron d'époux, elle lui souffle dans l'œil pour enlever une paille de fer, — incident très fréquent dans la taillanderie.



A défaut de son mari, cela pourrait aussi fort bien être avec son fils que la Vénus de Milo se trouve en conversation: ce polisson d'Amour a encore fait quelque sottise; et, le tenant solidement fixé entre son bras gauche et sa cuisse légèrement élevée comme l'indique la position du

ped de ce côté, cette mère tendre mais un peu nerveuse appliquée au jeune drôle une olympienne fessée.



Souvenez-vous, en effet, qu'on a trouvé à Pompéi une Vénus punissant l'Amour et qu'il en existait probablement beaucoup d'autres.

Si même nous revenons à M. Ravaisson et que nous acceptions les ten dances de son mémoire injurieux pour celle de l'épouse de Vulcain, pourquoi vouloir absolument que le monsieur avec qui elle est en train de flirter soit ce brave Mars, quand les potins de l'époque lui attribuent tant d'autres liaisons: pourquoi pas Jupiter? Il a laissé entendre qu'elle l'avait éconduit, mais c'était sans doute le fait d'un galant homme, discret sur ses aventures. Ou pourquoi pas aussi Mercure, avec lequel son existence déréglée lui a probablement fait faire connaissance?..



Et pourquoi pas aussi le bon Bacchus, cet intrépide vide-bouteilles qui faisait fureur dans le Tout-Olympe?..

Bacchus sort de chez l'Antien, qu'on appelait déjà ainsi, quoique les héros de Bourget n'y vinssent pas encore absorber des cocktails; le joyeux pochard s'avance vers la toute gracieuse déesse dans l'intention manifeste de l'embrasser sur la bouche; mais, détournant légèrement la tête, elle avance les deux

mains pour le tenir à distance, en murmurant: — Et donc, mon cher, vous empestez le gin!



Et puis, après tout, rien ne nous force à croire au second personnage, et la Vénus de Milo est peut-être bien toute seule, dans sa cabine de bain, au moment où elle sort de l'onde amère: le peignoir est rabattu sur les hanches et elle se frictionne les épaules avec une serviette-éponge, tandis que son pied gauche barbote élégamment dans le petit baquet d'eau chaude.

« Vénus sortant de l'écume de mer », admirable composition pour un fabricant de pipes, et l'auteur de cet immoral chef-d'œuvre fut peut-être un humble artisan qui travaillait pour le compte de quelque bureau de tabac de l'archipel, car vous ne me feriez jamais croire que l'humanité ait attendu Jean Nicot pour abuser du tabac; j'en appelle à Aristote et à sa docte cabale.

POÈMES RUSTIQUES

LES FEUILLES MORTES

Avec les progrès de l'automne  
 La campagne se rembrunit  
 Et, par endroits, saigne et jaunit  
 Dans son verdolement monotone.

La méditation du ciel  
 Prend les paysages. — Les choses  
 Ont des silhouettes moroses,  
 D'un surgissement solennel.

Et, lugubrement, se prolonge,  
 Frémissant ou stupéfié,  
 L'immense feuillage noyé  
 Dans une atmosphère de songe.

Un murmure bas se produit  
 A travers cette somnolence;  
 Comme une plainte du silence,  
 Comme un gémissement du bruit.

Et, par degrés, toute la masse  
 Des grands horizons chevelus  
 Change et languit de plus en plus  
 Sous la brume qui se ramasse.

FEUILLETON DU SUPPLEMENT LITTERAIRE DU FIGARO

(Suite. — N° 43.)

Souvenirs de Jeunesse

EN ALGERIE

UNE PLACE DE LAGHOUAT

Voilà l'état exact de mon esprit au moment où je débouche sur la place d'ou Ton voit Laghouat d'ensemble. Je l'ai revue plus tard, mais avec moins de plaisir, parce que je n'ai pu la comprendre et la sentir aussi bien une seconde fois. Il en est des villes comme des femmes et des hommes. Quand deux âmes sont faites l'une pour l'autre, le croisement de leurs regards suffit à les unir, et elles se traversent en une seconde jusque dans leurs plus secrètes profondeurs. De même les choses sont à nous et nous leur appartenons pendant un instant précis et non plus pendant tel autre, quand elles nous conviennent justement et que nous sommes disposés comme il faut pour elles. Un éclair passe, et elles nous redevennent étrangères. Alors nous nous plaignons, et nous disons: « Quel dommage! Le tableau que j'ai vu hier n'est plus le même; mais le tableau, s'il pouvait parler, nous répondrait que c'est nous d'abord qui avons changé.

militaires de la période de la conquête; à gauche, le fort Morand, bâti comme une acropole sur le mamelon funeste des Aoulâd Serrin. Dans les intervalles, des maisons blanches et des maisons grises, cubiques, inégales, mais visiblement corrigées, redressées, alignées par des mains françaises; le tout étagé sur une arête qui s'abaisse de droite à gauche et fait un feston dentelé sur le bleu du ciel.

C'est l'heure des belles ombres transparentes qui s'étendent jusqu'au milieu des ruelles: elles encadrent des masses toutes blanches ou rosées qui sont trouées par-ci par-là de meurtrières noires. Rien n'échappe aux yeux dans cette peinture éclatante. Deux femmes assises bien loin au bord d'une terrasse dans des vêtements rouges sont comme des fleurs de grenadier qu'on va cueillir. De minute en minute toutes les oppositions de l'ombre et de la lumière, et toutes les couleurs délicates ou vives qui en résultent, diminuent ou grandissent, passent et changent, palpitent, comme les vibrations d'un être vivant. On sent, plus qu'on ne voit, que le jour marche. Chaque nouvelle ligne d'ombre qui se dessine s'avance avec une netteté merveilleuse, et cependant le mouvement n'en est pas perceptible; chaque nuance nouvelle qui paraît jette une lueur brillante, puis ne tarde pas à s'évanouir et à se fondre dans une autre; mais l'œil est impuissant à saisir le moment précis de son éclat ou de sa défaillance. Cette continuité parfaite d'évolutions et d'expressions lumineuses dans la clarté divine d'un si bel instant ravit l'âme comme un chat sans paroles, comme un poème sans fin, comme un rêve heureux.

Ranimés par la brise des steppes qui se lève juste alors et dure jusqu'au coucher du soleil, comme celle du matin soufflé depuis l'aurore jusqu'à dix heures, des zouaves en tenue de corvée, pantalons rouges et blouses grises, la chechia posée en arrière de la tête, des

chasseurs d'Afrique serrés dans de hautes ceintures rouges, coiffés de bonnets tout droits et serlés de coiffes blanches, des spahis bleus et rouges, montés sur des alezans dorés qui piaffent la crinière ondulée et la queue élargie en éventail, passent devant moi et se croisent dans tous les sens. Leurs reins sont larges, leurs mains sont brunes, leurs visages sont tannés, leurs regards sont assurés et mâles. Un d'eux me dit: « Bonjour, camarade », et je lui réponds: « Bonjour, mon ami »; car j'ai plaisir à me sentir son compagnon.

Des Arabes à pied vont par petits groupes vers une sorte de ruelle: ils se suivent comme des moutons. Quelques-uns ont des burnous d'une étonnante blancheur. Ils saluent un officier qui leur répond en arabe, et ils lui sourient, découvrant des rangées d'émail dans leurs barbes noires. D'autres, sur des chevaux couverts de petites housses de soie bleue et rose, ont des burnous bruns ou gris de perle, de hautes coiffures faites de tresses de laine, de belles bottes rouges: ils font claquer leurs étriers, et leurs chevaux courbent leurs cous de cygnes, grattent le sol de leurs sabots teints de henné couleur de sang, machonnent leurs mors, jettent au vent des flocons d'écume. Tout ce monde a un air de joie qui m'enchantait. Les Mozabites mêmes qui restent d'ordinaire au fond de leurs épiceries, accroupis comme des Bouddhas entre des pyramides de conserves, se sont répandus dehors.

J'en vois une dizaine réunis devant une boutique bariolée de foulards et de guirlandes de piments. Leurs jambes courtes disparaissent dans d'énormes culottes grises, brodées de gans noires; les plus gros ont des pistolets passés dans leurs ceintures; les plus petits ont des fusils longs qui tiennent comme des gaules. Ils ont noué leurs haïks sous leurs épaules comme s'ils allaient à la guerre, et ils se distribuent de la poudre. Leurs yeux tout noirs sont illuminés, et leurs joues d'ivoire sont presque roses.

Dans un coin de la place est un cercle d'hommes, de femmes et d'enfants qui semblent regarder quelque chose, et il en vient des sons nasillards et lents. Là deux hommes en chemise font danser des serpents. Ils soufflent dans de petits flûtes, et devant eux trois vipères brunes se balancent à demi dressées. Elles se déroulent à mesure que l'air devient plus vif, elles se renversent en gonflant le cou, et font miroiter les écailles blanches de leurs gorges.

Les charmeurs leur versent tour à tour l'ivresse et la colère. Elles se raidissent et se détendent, elles ondulent comme si des caresses invisibles passaient sur elles, ou se penchent en avant, droites comme des épées, prêtes à planter leurs crochets dans les bras nus de leurs maîtres, et tous leurs instincts d'amour, de crainte, de volupté et de fureur, excités plus calmes, plus ravivés encore, font une sorte de poème bestial adapté tout juste à l'étrange musique qui les rend folles.

On sent à certains moments qu'une fausse note serait mortelle, et je me demande avec ravissement comment des hommes ont pu inventer un pareil art. Ceux-là encore ont ces yeux luisants, ces barbes noires et peu fournies, ce teint exsangne, et ces corps minces que j'ai déjà rencontrés dans la bande des mystiques d'Amoura, ou quelquefois sous les tentes des Aoulâd Naïel. Ils viennent de très loin sans doute, d'un pays et d'un âge où l'on adorait les bêtes dans de somptueuses cavernes tapissées d'étoffes riches au fond des temples; ils descendent inconsciemment des prêtres de l'Inde et de l'Egypte qui reconnaissaient des âmes divines dans les monstres pullulant sur la fange des grands fleuves; ils sont les derniers des Pnylles qui comprenaient leurs regards et parlaient leur langue.

La foule qui les entoure est aussi primitive, infiniment douce et profondément brutale. Elle a des faces imberbes et grises de profétaires blancs attachés à la gibbe et confondus avec la terre depuis les temps anciens de Rome et de

Carthage, des masques simiesques de mulâtres courbés de toutes les industries et serfs de tous les vices, des profils de vieilles femmes aux nez crochus qui disent les sorts en jetant des bâtons devant elles comme les magiciens des Pharaons, des têtes de nègres aux grosses lèvres, aux petits yeux, aux cheveux de laine, mal taillés et frustes comme des piques de navires. Elle comprend ce chant étrange qui charme les terribles bêtes, elle les sent inoffensives, elle n'en a pas la moindre peur, et, sous la pression des derniers venus, elle se resserre autour d'eux. Un nègre chante; un autre balance la tête comme les vipères qui sont à ce moment-là debout, côte à côte, dans des flûtes, et oscillent en cadence d'avant en arrière à la façon des Aïssaoua fumeurs de chanvre.

Cependant une dame passe tout contre nous. Elle est jeune et bien prise dans sa taille mince. Sa robe faite d'une étoffe de haik de soie blanche lamée de violet clair s'ajuste à merveille sur ses épaules rondes et moule ses beaux bras; sa ceinture est violette; sur son large chapeau de perveches; elle s'abrite du soleil encore brûlant derrière un éventail espagnol noir et semé de roses. La splendide lumière, dont elle se défend, tamisée et presque opaline, lui donne un éclat doux et charmant qui la transfigure. Elle est certainement plus belle sur cette place que sous les ombrages du Nord d'où elle est venue peut-être il y a quelques mois. Ses yeux bleus sont déjà plus sombres ici que là-bas; l'or de ses cheveux est plus fauve; et ce teint de nacré rose et d'ambre, c'est bien à notre ciel qu'elle l'a pris.

Derrière elle une servante robuste, coiffée de larges rubans comme les femmes de la Lozère, porte sur ses bras un enfant couvert de dentelles blanches, et tient dans sa main droite une ombrelle écossaise qui la couvre de taches rouges.

Elle marche un peu vile entre une douzaine de gueux qui ne se dérangent pas pour elle, et se heurte presque contre deux danseuses qui hochent d'une petite rue. Celles-là rouissent d'argent et d'or.

Sur leurs poitrines plates et larges comme des poitrines d'hommes s'étagent des colliers de sequins, de louis et de guinées mêlés à des perles de verre et à des grains de corail, qui battent comme des franges; leurs visages tout peints d'ocre, d'indigo et de vermillon sont entourés d'une rivière de chatnettes; leurs hautes coiffures de laine sont cerclées de diadèmes; leurs bras musclés sont armés de tous leurs lourds bracelets de parade, et elles n'ont pas oublié de passer autour de leurs chevilles leurs grands anneaux brisés qui sont les entraves anciennes des femmes esclaves. De haute taille, et drapées dans de belles étoffes rouges et bleues, elles s'avancent avec un cliquetis d'armures comme des guerriers en uniforme, et ce sont là certainement les filles de quelque bandit du Sud qui expéditionne du côté d'In Salah ou de Timimoun sans se soucier d'elles.

La première s'efface un peu pour faire place à la « Romaine », et promène ses grands yeux noirs avec surprise sur la délicatesse de ses charmes; la seconde s'arrête devant l'enfant, sourit à la nourrice, soulève le voile de dentelle, et s'écrie: — Seigneur! de la neige! La jeune femme se retourne et lui sourit aussi.

— Où allez-vous comme cela, filles de bien? leur dit mon cavalier.  
 — Nous allons voir jouer les chevaux, répondent-elles.  
 — Et où font-ils la course?  
 — Là-bas, de l'autre côté des palmiers.  
 — C'est donc fête aujourd'hui?  
 — Eh quoi! Tu ne sais donc pas que le général est arrivé?

Emile Masqueray.

Et puis, rafales, ciel en pleurs !  
Encore se métamorphosent,  
S'allègent et se décomposent  
Ces touffus d'ombre et de couleurs

On dirait qu'avant la froidure  
La terre était ses adieux  
Si tristes chantant pour les yeux  
Ces ions mineurs de la verdure

Ces doux pastels qui se défont,  
Ces aquelles presque éteintes,  
Ces éblouissements, ces teintes  
D'un fané toujours plus profond !

Lorsque la brume se déchire,  
On voit luire au soleil peureux  
Des jaunes d'un vert-douleur  
D'immodable, d'ocre et de cire.

Des rouges-vin, des rouges-sang,  
De mauvais roses de plûte,  
Le tendre et funèbre poésie  
Des pauvres feuilles trempant !

Avant peu, l'oiseau qui les hante  
Verta nus darbe et le buisson ;  
Et voici leur dernier frisson  
Sur la branche naine et géante.

Elles ont tant de fois souffert,  
Poussières, cuites, mouillées,  
Si souvent les a travaillées  
La fermentation de l'air.

Qu'aujourd'hui, sans effort, sans lutte,  
En passant, rien qu'à les froter,  
Le vent les fera en aller  
Elles sont mûres pour la chute.

Et dans le fossé, le sillon,  
Sur l'herbe pâle et sur l'eau brune,  
De temps en temps, fl en tombe une,  
Tout droit — ou, comme un papillon.

Elle se balance, elle flotte,  
Se soutient en l'air un moment  
Par un petit voligeant  
Qui se toulille et qui tremblotte.

Mais l'aquilon vient à s'agrir...  
Elles tournent, folles, pressées,  
Confuses, comme les pensées  
D'un malade qui va mourir.

Et sous la nue àpret plombée,  
Toutours plus pauvre de rayons,  
C'est l'envoiee en tourbillon  
Où la verticale tombe.

Le vent siffle ou garde en rampant  
Un silence plein de menaces  
Bien peu de feuilles sont tenaces  
Elles jonchent le sol rampant.

Herbu, glaiseux, toutes les sortes  
De terrains, bossus, penchés, creux,  
On voit chemins plats et sabbreux  
Mosaïques de feuilles mortes.

La se poursuit le dénouement  
De leur si fente fibrillante  
Par une lente moisissure,  
Un lent recroquevillement.

Et longtemps le regard qui traîne  
Distingue, en leur amas croulé,  
La petite pomme d'api  
Soudée à la feuille du chêne.

Et c'est l'averse après le vent,  
Où la gelée après les pluies  
Parmi ces régions enfouies  
Le tout à la fois, bien souvent.

Elles se soulèvent de terre  
Avec ce mouvement cassé,  
Ce vague essor d'oiseau blessé  
Qui retombe et meurt solitaire.

Elles roulent par les torrents,  
Elles vaguent sur les rivières,  
Elles vont servir de litères  
Aux petits ruisseaux transparents.

Et maintenant, champs et prairies,  
Les berges, les talus, les fonds  
Ont des couleurs d'anciens plafonds  
Et de vieilles tapisseries.

Le val où la brume épaisse  
Par toutes ses herbes l'éponge,  
L'ombre de la nuit qui s'allonge  
Y suit le jour qui raccourcit.

Et la plaine semble écaillée,  
Farouche à l'œil, hostile au pas,  
Comme si, sous le ciel plus bas,  
La terre s'était renforcée.

La montagne surgit en vain  
Pour animer tant de ruines  
Elle-même est dans ces brunes  
Aussi morne que le ravin.

La ronce déjà moins résiste  
A sa décoloration  
Rien ne donne l'impression  
D'un échevellement si triste !

La source rentre sa clarté,  
La mousse obscurcit les décors,  
La pierre accumule des ombres  
Autour de sa lityde.

Oscillant à tout vent qui passe,  
Côte à côte, absolument nus,  
Les peupliers sont devenus  
Dymmes fusaux de l'espace.

Et le coudrier, peu à peu,  
Vient s'entreteindre la rivière  
On tremblait si bien la lumière  
Avec son morceau de ciel bleu.

Le vieux hêtre à ramure forte  
Crotte, en train d'y frapper  
Le pivot l'entend se voler  
Sous sa carapace d'écorce.

De seules châtagniers,  
Sans leur feuillage qui répète  
Et raccorde leur vieillesse,  
Sont hideusement renfrognés.

Vus à des distances voisines,  
Des chênes paraissent lointains,  
Et les brachages de certains  
Ont plutôt l'air de leurs racines.

Aux souffles brutaux et malins  
Jour et nuit leur livrant la guerre,  
Les buissons, si ionfus négriers,  
Agitent leurs maigres fusains.

Le brouillard, de tant de mystère  
Chargé tels sois roux et blafards,  
Que l'éclair, sans ses menaçants,  
Y serait pris pour de la terre.

Le soleil se montre : sur lui  
Rampe un avage qui l'éclipse,  
Et c'est un jour d'apocalypse  
Au milieu d'un désert d'ennui.

Cet effet sinistre qui emprunte  
L'air humide au vol du corbeau  
Nous opprime : on songe au tombeau  
Dans cette nature défunte.

De petits végétaux tout secs  
Et l'herbage où l'eau s'incorpore  
Ont des formes de madrépore,  
De corail, d'algue et de varechs.

Comme enfumés par l'atmosphère,  
Les pins naissent et voient  
Les lierres assombrir aussi  
Leur éclat pensif et sévère.

Par delà brandes et guérets,  
Dans une vapeur qui les brouille,  
Se profilent, coiffés de rouille,  
Les grands squelettes des forêts.

Les visions diminuees  
Font des aspects à l'horizon  
Le libre espace est en prison  
Sous sa coupole de nuées.

Et l'hiver long comme un remords  
Met son froid sur l'ombre accroupie.  
Toutes les feuilles en charpie  
Achevent de pourrir leur mort.

Maurice Rollinat

### LES IDÉES

## DOCTEUR PANGLOSS

Les hasards de la villegiature m'ont  
donné pour voisin un petit vieillard  
tout rondet, plein de gâté de science,  
assurément l'homme le plus charmant,  
le plus aimable, mais aussi le plus original  
que j'aie jamais connu. C'est un mé-  
decin de Paris venu ici, en pleine forêt,  
passer quelques semaines de vacances.  
Une amie, apprenant que j'allais à la  
Chestaia, m'avait prié de me charger  
d'un petit paquet « très urgent » pour  
mon voisin, dont je serais, disait-elle,  
très heureux d'avoir fait la connaissance.  
Le soir même de mon arrivée, je m'em-  
pressai donc de m'acquitter de la com-  
mission, mais le docteur étant sorti, je  
laissai le petit paquet « très urgent »  
avec ma carte, en disant que j'aurais  
l'honneur de revenir.

Le lendemain, en rentrant de ma pre-  
mière promenade sous bois, je trouvai  
chez moi la carte de mon voisin.

Le docteur Pangloss, neveu  
de l'abbé Pangloss, fondateur de la Société Universelle  
pour l'amélioration de la race humaine.

Les titres extraordinaires du Docteur  
me surprirent plus, je l'avoue, que son  
empressément à me rendre la politesse,  
et ce fut plutôt par curiosité que sur la  
recommandation de mon amie que je  
me hâtai de faire sa connaissance. J'é-  
tais anxieux de savoir ce qu'est un ma-  
riage scientifique et d'apprendre par  
quelques questions la Société Univer-  
selle entendait améliorer la race hu-  
maine.

Dans la solitude où nous nous trou-  
vions, nos relations devinrent promp-  
tement très intimes; chaque jour nous  
faisions ensemble de longues promena-  
des, lui toujours causant, moi n'ayant  
que fort rarement l'occasion de poser  
une question ou d'émettre une objection.  
Je cherchais naturellement à l'amener  
sur les points qui m'intéressaient, mais  
il affectait une réserve incompréhen-  
sible chez un novateur. C'est à grand  
peine que j'obtins quelques renseigne-  
ments sans suite, au moyen desquels il  
était impossible de formuler une approp-  
riation. Je persistai néanmoins dans  
mon indiscrète curiosité et pressai plus  
vivement le Docteur qui finit par me  
dire tout à coup :

— Avez-vous lu Bossuet ?  
— Cette apostrophe inattendue, rappe-  
lant celle du bonhomme La Fontaine,  
« avez-vous lu Bouché ? » me surprit.  
— Quelque peu, lui dis-je.  
— Eh bien, c'est à Bossuet (un au-  
teur que Voltaire n'avait pas recom-  
mandé à mon grand-oncle) que je dois  
tout cela... Qui, oui, c'est à Bossuet ! in-  
sista-t-il en voyant mon air étonné. C'est  
à Bossuet que je dois d'avoir étudié un  
art nouveau, car il n'y a rien de nouveau  
sous le soleil et d'en avoir fait une  
science nouvelle.

— Vous m'intriguez énormément.  
— Avez-vous lu le Discours sur l'His-  
toire universelle ?  
— Mais certainement, répliquai-je.  
— On, je n'en doute pas, mais vous  
l'avez lu comme on lit : on est charmé  
par le style, on est ému par la gran-  
deur majestueuse des périodes; la  
forme en un mot empêche de voir le  
fond. Je suis bien certain que vous n'a-  
vez pas remarqué ce passage du cha-  
pitre III du troisième livre :

« Les sages d'Égypte avaient étudié le ré-  
gime qui fait les esprits solides, les corps  
robustes, les femmes fécondes et les enfants  
vigoureux. Par ce moyen le peuple croissait  
en nombre et le pays était vain na-  
turellement, mais le philosophe leur avait  
appris que la nature veut être aidée. Il y a  
un art de former les corps aussi bien que  
les esprits. Cet art que notre nonchalant  
n'a pas fait perdre, était bien connu des anciens et  
l'Égypte l'avait trouvé.

— La lecture de ce passage fut pour  
moi une illumination », continua le  
docteur avec feu.

Immédiatement j'eus le projet de  
connaître cet art de le manier en  
appliquant sur les nouvelles bases que  
fourmillaient les découvertes de la science  
contemporaine.

Quand monsieur, j'ai conçu cette idée  
grandiose, celle folle de tenter la ré-  
génération de la race humaine par des  
procédés rigoureusement exacts. Je n'ai  
pas voulu me rendre coupable de cette  
nonchalance dont parle Bossuet et j'ai  
essayé d'être un modeste bienfaiteur de  
l'humanité.

C'est mon idée fixe.  
J'ai revêtu une pattinge universelle  
autrement que Fourier et Victor Consi-  
dérant. J'ai projeté la constitution d'une  
Société pour l'amélioration de la race  
humaine, à l'instar de la race cheva-  
line.

J'ai foi en mon art à tel point que je  
me suis surpris parfois en train, de me  
glorifier, moi, un modeste ! Il arrive fré-  
quemment que ce sont les gens les plus  
timides qui forment les projets les plus  
audacieux, projets souvent très réalisa-  
bles, mais destinés à un avortement fa-  
tal. J'espère qu'il n'en sera pas de même  
pour moi.

Après avoir longuement, patiemment  
étudié la question, j'arrivai il y a  
bientôt cinquante ans, à poser les prin-  
cipes bases de mon art, bases toutes  
naturelles. L'homme est, comme vous  
savez, essentiellement parfaitable au  
moral et au physique. Nul n'ignore, au-  
jourd'hui, quelles influences ont sur l'é-  
tre le sang, le pays, le milieu.

Par le sang, l'homme est un animal  
et comme le cheval susceptible d'être  
amélioré par la sélection, le croisement  
et les autres pratiques usitées pour l'a-  
mélioration de la race chevaline.

Mon art, sur deux autres points, la  
chose me parut plus grave, mais non  
moins compréhensible, non moins sim-  
ple, simple pratique.

La pratique tout était là. A quoi  
pouvaient servir toutes mes théories  
sans la pratique, et comment mettre en  
pratique ces théories au milieu des dif-  
ficultés énormes que présente la société  
actuelle, difficultés morales, difficultés  
matérielles. J'eus un moment de décou-  
ragement, mais je repris : « Bien-vie le  
disque. Je m'absorberai de plus en plus  
dans mon idée, je m'acharnerai après le  
problème, sur deux autres points, la  
chose me parut plus grave, mais non  
moins compréhensible, non moins sim-  
ple, simple pratique.

— Vous avez fait concurrence à M. de  
Foy qui s'intitulait, je crois, inventeur  
de la profession matrimoniale ?  
— Pardon, monsieur, fit le docteur  
Pangloss, d'un air vexé. Entre un hon-  
nête homme qui agit scientifiquement  
pour le bien de l'humanité et un faiseur  
qui a travaillé dans l'intérêt de sa bourse  
à la décadence de l'homme, il ne saurait  
y avoir aucune comparaison. Personnel-  
lement, j'ai eu à séplandre de moi, et aucun ma-  
riage ne s'est fait et ne se fait dans ma  
clientèle sans mon intervention. Les  
parents me demandent des maris, pour  
leurs filles, des épouses pour leurs fils,  
ou tout au moins me consultent; les oc-  
cubataires ont mis leur confiance en moi  
pour le jour où il leur prendra fantaisie  
de faire une fin, les jeunes veuves at-  
tendent de moi leur consolation. C'est à  
tel point que je ne sais si la réputation  
du marieur ne l'emporte pas sur celle du  
médecin.

Et le mariage scientifique, rien n'est  
livré au hasard ? Et la question d'intérêt  
fisale à observer ?  
— Ah ! ah ! je m'y attendais ! reprit le  
docteur en riant.

Sur le premier point, je vous répon-  
drai que dans mes mariages il arrive ce  
qui a lieu dans les autres. L'amour  
vient par affinité ou par nécessité, et par-  
fois ne vient pas du tout. Quant au  
second point, la question d'intérêt, je  
n'ai jamais rencontré d'obstacles infran-  
chissables; cependant il m'est arrivé  
plusieurs fois de me voir obligé de me  
recourir à mes propres ressources.

— Mais certainement !  
— Vous croyez réellement à la mise  
en pratique de cette science ?  
— Mais certainement, certainement,  
et vous en aurez bientôt la preuve des  
quelques sociétés que j'ai constituées.

— Et quelles seront ses opérations, ses  
moyens ?  
— D'abord, nous créerons de vastes  
établissements diversément situés, amé-  
nagés selon les besoins de la catégorie  
d'êtres qu'ils abriteront. Il est évident  
que les artistes, les écrivains ne peu-  
vent être mêlés aux individus destinés  
à des professions qui exigent que des  
qualités physiques, bouchers, labou-  
reurs, etc.

— Nos établissements une fois fondés,  
nous les peuplerons d'individus que  
nous saurons propres à nous donner  
tel ou tel produit; nous opérerons  
comme j'ai opéré, mieux même, par sé-  
lection, croisement, etc. Tout ceci cons-  
titue la partie la plus aisée de notre ta-  
che, la seconde partie se rapporte aux  
produits.

— Nous réglerons, suivant les besoins,  
la procréation des sexes. (Vous savez  
ce qu'est aussi facile que de connaître,  
des les premiers symptômes de la con-  
ception et l'enfant est garçon ou fille.)  
Or, étant donné que des enfants de  
cette nature, tout ce qui se passe chez la  
mère, le souvenir, ressentiment jusqu'à lui,  
de la nourriture qui devient le sang  
de la mère devient également sa propre  
nourriture et que toutes les impressions  
sur l'enfant qu'elle porte dans son sein,  
nous devons dès lors ordonner une  
nourriture favorable au corps et en  
même temps à l'esprit. Si nous travail-

lons à la formation d'un corps bien  
constitué, il nous faut aussi songer à  
l'esprit, et par le moyen de sensations  
habilement produites sur l'esprit de la  
mère, nous attendrons l'enfant, nous lui  
ferons une éducation antérieure, dont  
les bases sont déjà connues.

— Une fois venu au monde, avec les pré-  
dispositions qu'il doit à ses ascendants  
et à celle éducation antérieure, l'enfant  
sera l'objet d'une culture matérielle et  
intellectuelle propre à développer ces  
prédispositions. Il sera nourri d'une ma-  
nière particulière, dans lequel il recevra  
des impressions qui auront pour des-  
tination (musicales s'il doit être musicien,  
par exemple), car nous savons que les  
prédispositions d'un produit, pardon, je  
veux dire, enfant, peuvent être accentu-  
ées, modifiées et même neutralisées  
par tout ce qui l'entoure.

— Auriez-vous donc la prétention de  
produire des cantatrices sur commande ?  
dis-je à l'aveugle.  
— Eh ! eh ! fit-il malicieusement, puis-  
avec un air de contentement, il ajouta :  
— C'est déjà fait... même avec des  
procédés imparfaits !

— Mais ce que vous avez fait dans  
une sphère d'action restreinte et avec  
des moyens détournés, croyez-vous  
qu'on puisse le faire sur grande quantité  
d'individus, avec une nation, par exem-  
ple ?  
— J'ai prévenu votre objection, me  
dit le Docteur. J'ai préparé le travail  
pour la France.

— De même qu'on a dressé des cartes  
pour la race chevaline, j'ai dressé des  
cartes pour la race humaine. Tenez,  
voici celle des qualités physiques, voici  
celle des qualités morales, en voici une  
plus curieuse encore, celle de la répara-  
tion des densités intellectuelles, sur le  
sol de la France.

— Voyons d'abord le Nord. C'est du Nord  
que nous vient la lumière, dit-on, et mes  
recherches semblent vouloir confirmer  
cette parole. En effet, c'est dans cette ré-  
gion que nous trouvons personnellement  
le plus grand nombre de facultés de l'es-  
prit humain. Nous trouvons des savants  
comme Laplace, du Cange, des pein-  
tres comme Poussin, Horace Vernet, des  
sculpteurs comme Carpeaux; des guer-  
riers comme Jurenne, Condé; des musi-  
ciens comme Méhul, Boieldieu, Adam;  
des historiens comme Froissart, Ville-  
hardouin; Joinville, Monstrelet, Commines;  
les géographes y abondent.

Enfin, qui le croirait ? Le Nord brille  
surtout par ses poètes, malgré l'opinion  
vulgaire qui attribue plutôt la poésie au  
Midi, à la patrie des troubadours. — La  
patrie des Trouvères a de beaucoup sur-  
passé en lyrisme. C'est le Nord qui a pro-  
duit Malherbe, Corneille, Racine, Mo-  
lière, Boileau, La Fontaine, Voltaire,  
Béranger, Alfred de Musset, Casimir De-  
lavigne, etc.

— Si nous enlevons la poésie au Midi,  
région serein et ensoleillée, laissons-lui  
l'éloquence sublime et la façon de moins  
élévée. Cette région n'a-t-elle pas  
donné le jour à Fléchier, Massillon,  
Bridaine, Ravignan, Portails, Maury,  
Guizot, Casimir Périer, Martignac, De-  
cazes et Thiers ? Mirabeau, quoique né  
près de Paris, avait du sang du Midi  
dans ses veines. Le Midi possède aussi  
cet esprit d'exagération, de boursouffure,  
la habitude.

— Les méridionaux sont poussés vers  
l'ambition politique et ils atteignent leur  
but assez souvent. Ils sont générale-  
ment plus positifs, que poètes, témoin  
les mathématiciens comme Legendre,  
Arago, Borda; les grands penseurs  
Montesquieu, Montaigne, et les natura-  
listes Tournefort, Adamson.

— Il est une autre variété de naturaliste  
que nous personifions dans celui qui  
a la prétention d'en être le premier et  
le plus extraordinaire échantillon M. E.  
Zola.

— Vous êtes à de vaillants marins, des  
vieux, de célèbres, Jacques Carlier,  
Duguay-Trouin, Surcouf, La Motte-Pi-  
quet, Duperré, Champlain, Bonpland,  
Volney, René Caillé.

— Nous pourrions mentionner aussi  
des administrateurs comme Chasseloup-  
Laubat, des artistes dont plusieurs  
n'ont encore pas terminé leur brillante  
carrière.

— Dans cette région, il nous faut remar-  
quer les Bretons qui se distinguent par  
des idées très tranchées, par des extrê-  
mes très accentués; tantôt imbus d'an-  
ciennes croyances, fortement attachés  
aux vieilles traditions, tantôt rejetant  
avec audace et surpassant tous les au-  
tres Français en hardiesse philosophique.  
Il suffit de nommer Abellard, Lamennais,  
Chateaubriand, Renan.

— Au centre, la philosophie et le droit  
paraissent dominer; voyez Pascal, Des-  
cartes, d'Aguesseau, L'Hôpital, Lamoignon, le Dupin.

— Et dans le cœur de la Gaule nous re-  
trouvons la vieille humeur gauloise :  
Rabelais et Honoré de Balzac.

— Mais à quoi servent toutes ses forces  
livrées à elles-mêmes ? dit le Docteur  
avec un air de découragement. Partout  
nous constatons le résultat d'atavisme et de  
conspiration; car la consanguinité chez  
l'homme comme chez les animaux élève  
l'hérédité des qualités, comme elle des  
défauts à sa plus haute puissance.

— C'est Paris qui avec ses éléments hété-  
rogènes produit le plus d'unions inco-  
hérentes. C'est l'olla podrida surchauf-  
fée où s'accomplit la dégénérescence de  
la race française. Le Parisien est un  
produit hybride, superficiel, capable  
d'avoir toutes les qualités, comme tous  
les défauts, apte à toutes les spécula-  
tions de l'esprit, mais bien près de sa  
perte au point de vue physique.

— Dites-moi, docteur, croyez-vous  
qu'un jour il sera possible de disposer  
rationnellement de toutes ses forces et  
de les utiliser selon vos théories, selon  
votre art renouvelé des anciens sages  
de l'Égypte, pour régénérer la race hu-  
maine ?  
— Mais certainement !  
— Vous croyez réellement à la mise  
en pratique de cette science ?  
— Mais certainement, certainement,  
et vous en aurez bientôt la preuve des  
quelques sociétés que j'ai constituées.

— Mais ce que vous avez fait dans  
une sphère d'action restreinte et avec  
des moyens détournés, croyez-vous  
qu'on puisse le faire sur grande quantité  
d'individus, avec une nation, par exem-  
ple ?  
— J'ai prévenu votre objection, me  
dit le Docteur. J'ai préparé le travail  
pour la France.

— De même qu'on a dressé des cartes  
pour la race chevaline, j'ai dressé des  
cartes pour la race humaine. Tenez,  
voici celle des qualités physiques, voici  
celle des qualités morales, en voici une  
plus curieuse encore, celle de la répara-  
tion des densités intellectuelles, sur le  
sol de la France.

— Voyons d'abord le Nord. C'est du Nord  
que nous vient la lumière, dit-on, et mes  
recherches semblent vouloir confirmer  
cette parole. En effet, c'est dans cette ré-  
gion que nous trouvons personnellement  
le plus grand nombre de facultés de l'es-  
prit humain. Nous trouvons des savants  
comme Laplace, du Cange, des pein-  
tres comme Poussin, Horace Vernet, des  
sculpteurs comme Carpeaux; des guer-  
riers comme Jurenne, Condé; des musi-  
ciens comme Méhul, Boieldieu, Adam;  
des historiens comme Froissart, Ville-  
hardouin; Joinville, Monstrelet, Commines;  
les géographes y abondent.

Enfin, qui le croirait ? Le Nord brille  
surtout par ses poètes, malgré l'opinion  
vulgaire qui attribue plutôt la poésie au  
Midi, à la patrie des troubadours. — La  
patrie des Trouvères a de beaucoup sur-  
passé en lyrisme. C'est le Nord qui a pro-  
duit Malherbe, Corneille, Racine, Mo-  
lière, Boileau, La Fontaine, Voltaire,  
Béranger, Alfred de Musset, Casimir De-  
lavigne, etc.

— Si nous enlevons la poésie au Midi,  
région serein et ensoleillée, laissons-lui  
l'éloquence sublime et la façon de moins  
élévée. Cette région n'a-t-elle pas  
donné le jour à Fléchier, Massillon,  
Bridaine, Ravignan, Portails, Maury,  
Guizot, Casimir Périer, Martignac, De-  
cazes et Thiers ? Mirabeau, quoique né  
près de Paris, avait du sang du Midi  
dans ses veines. Le Midi possède aussi  
cet esprit d'exagération, de boursouffure,  
la habitude.

— Les méridionaux sont poussés vers  
l'ambition politique et ils atteignent leur  
but assez souvent. Ils sont générale-  
ment plus positifs, que poètes, témoin  
les mathématiciens comme Legendre,  
Arago, Borda; les grands penseurs  
Montesquieu, Montaigne, et les natura-  
listes Tournefort, Adamson.

— Il est une autre variété de naturaliste  
que nous personifions dans celui qui  
a la prétention d'en être le premier et  
le plus extraordinaire échantillon M. E.  
Zola.

— Vous êtes à de vaillants marins, des  
vieux, de célèbres, Jacques Carlier,  
Duguay-Trouin, Surcouf, La Motte-Pi-  
quet, Duperré, Champlain, Bonpland,  
Volney, René Caillé.

— Nous pourrions mentionner aussi  
des administrateurs comme Chasseloup-  
Laubat, des artistes dont plusieurs  
n'ont encore pas terminé leur brillante  
carrière.

— Dans cette région, il nous faut remar-  
quer les Bretons qui se distinguent par  
des idées très tranchées, par des extrê-  
mes très accentués; tantôt imbus d'an-  
ciennes croyances, fortement attachés  
aux vieilles traditions, tantôt rejetant  
avec audace et surpassant tous les au-  
tres Français en hardiesse philosophique.  
Il suffit de nommer Abellard, Lamennais,  
Chateaubriand, Renan.

— Au centre, la philosophie et le droit  
paraissent dominer; voyez Pascal, Des-  
cartes, d'Aguesseau, L'Hôpital, Lamoignon, le Dupin.

— Et dans le cœur de la Gaule nous re-  
trouvons la vieille humeur gauloise :  
Rabelais et Honoré de Balzac.

— Mais à quoi servent toutes ses forces  
livrées à elles-mêmes ? dit le Docteur  
avec un air de découragement. Partout  
nous constatons le résultat d'atavisme et de  
conspiration; car la consanguinité chez  
l'homme comme chez les animaux élève  
l'hérédité des qualités, comme elle des  
défauts à sa plus haute puissance.

— C'est Paris qui avec ses éléments hété-  
rogènes produit le plus d'unions inco-  
hérentes. C'est l'olla podrida surchauf-  
fée où s'accomplit la dégénérescence de  
la race française. Le Parisien est un  
produit hybride, superficiel, capable  
d'avoir toutes les qualités, comme tous  
les défauts, apte à toutes les spécula-  
tions de l'esprit, mais bien près de sa  
perte au point de vue physique.

— Dites-moi, docteur, croyez-vous  
qu'un jour il sera possible de disposer  
rationnellement de toutes ses forces et  
de les utiliser selon vos théories, selon  
votre art renouvelé des anciens sages  
de l'Égypte, pour régénérer la race hu-  
maine ?  
— Mais certainement !  
— Vous croyez réellement à la mise  
en pratique de cette science ?  
— Mais certainement, certainement,  
et vous en aurez bientôt la preuve des  
quelques sociétés que j'ai constituées.

— Mais ce que vous avez fait dans  
une sphère d'action restreinte et avec  
des moyens détournés, croyez-vous  
qu'on puisse le faire sur grande quantité  
d'individus, avec une nation, par exem-  
ple ?  
— J'ai prévenu votre objection, me  
dit le Docteur. J'ai préparé le travail  
pour la France.

— De même qu'on a dressé des cartes  
pour la race chevaline, j'ai dressé des  
cartes pour la race humaine. Tenez,  
voici celle des qualités physiques, voici  
celle des qualités morales, en voici une  
plus curieuse encore, celle de la répara-  
tion des densités intellectuelles, sur le  
sol de la France.

— Voyons d'abord le Nord. C'est du Nord  
que nous vient la lumière, dit-on, et mes  
recherches semblent vouloir confirmer  
cette parole. En effet, c'est dans cette ré-  
gion que nous trouvons personnellement  
le plus grand nombre de facultés de l'es-  
prit humain. Nous trouvons des savants  
comme Laplace, du Cange, des pein-  
tres comme Poussin, Horace Vernet, des  
sculpteurs comme Carpeaux; des guer-  
riers comme Jurenne, Condé; des musi-  
ciens comme Méhul, Boieldieu, Adam;  
des historiens comme Froissart, Ville-  
hardouin; Joinville, Monstrelet, Commines;  
les géographes y abondent.

l'union de l'inconnu, à la vue de l'or,  
écrits des voyageurs; Saint-Flour était  
deux fois plus fort de Paris — en di-  
gence — que n'est maintenant l'Améri-  
que par les steamers; aussi les parlants  
ne dépassaient guère le chiffre de 10,000.  
Aujourd'hui qui lui suffi d'une quinzaine  
d'heures, par le Lyon ou d'Orléans,  
pour dévaler vers Plombières ou de Puy-  
jusqu'à la colonne de la Bastille; c'est  
— pour le Puy-de-Dôme, le Cantal,  
Brioude, Marvejols, Espalion, quelques  
cantons de Milhau et de Rodez — trois  
cent mille émigrants qui l'ont comploté.

— Des arrondissements, comme Espalion  
et Saint-Flour, qui ont été déboulés; ont  
été d'origine à Paris que dans leurs  
communes.

Beaucoup de cantons, Saint-Flour  
sud, Pierrefort, Chaudesaigues, Saint-  
Chely d'Aubrac, Laguille, Sainte-Ge-  
neviève, Mur-de-Barrez, Saint-Amans  
des Cots; ont perdu toute leur popula-  
tion valide.

La commune de Saint-Urcize accuse  
seulement 1,200 âmes contre 6,000 émi-  
grants; le fait nous est attesté par le fils  
d'un de ses anciens maires; elle compte  
cinq écoles, et rien que dans l'une, 150  
enfants; ce qui dénoterait pour si peu  
d'habitants de belles aptitudes à la  
procréation ! Mais ces enfants ne sont pas  
de Saint-Urcize; ils viennent de Paris,  
procréateurs de nos marchands de vins  
et de nos charbonniers; dès leur nais-  
sance, la grand-mère accourt, enveloppe  
le petit-fils dans son châle, et le rem-  
porte là-bas où il sera élevé.

Dans certains hameaux, l'émigration  
a fait vide; on ne voit plus que l'aieule  
flant encore sa quenouille ou tricotant  
un bas, sous la phénoque cheminée, ou  
l'ancêtre immobile, à peine vouté par  
un siècle d'âge, sur le banc de pierre,  
devant la porte.

Tous les descendants se sont éloignés;  
la montagne ou la plaine ne lui offrirait  
qu'un maigre vivre; la solitude des  
sommets, les

inscrite aux listes des indigents. Ils ne sont pas non plus de la malheureuse plébe qui encombre les hôpitaux, malades, ils se rendent immédiatement au pays, et après avoir travaillé, ils reviennent dans les rangs de la vieillesse, une cure de raisins à Entraygues, ou prendre les admirables eaux de Vic-sur-Cèze, de Chaudesaignes, de Sainte-Marie, de Fontaines, etc., etc.

Beaucoup, en dépit de tout, ont fait de bons sains, réussissant à retourner finir leurs jours à l'endroit où ils sont nés, mais bien peu accomplissent, tant de biens d'affaires et de famille le richement une fois installés ici !

Jusqu'en 1886, date de la fondation de la Ligue auvergnate, les émigrants ne se connaissaient que par groupes, plus ou moins denses, mais sans véritable cohésion, et tout à fait indépendants les uns des autres, qu'ils fussent groupements sympathiques seulement, ou groupements d'intérêts.

Au-dessus des intérêts particuliers de chaque corporation, la Ligue auvergnate a placé l'intérêt général auvergnat, elle a réuni les forces éparses, et assuré en les reliant, leur puissance dissimulée.

De ces groupements, il faut citer : Les deux syndicats des brocanteurs, chineurs et marchands d'habits, presque tous auvergnats et présidés par des Auvergnats ;

Le syndicat des couteliers, affûteurs et émouleurs, présidé par M. Vicouroux ;

La Société des froteurs, présidée par M. Bashed, député ;

Les deux syndicats de nourisseurs, dont tous les membres des bureaux sont auvergnats ;

La Ligue auvergnate comprend des milliers d'adhérents, et, chose curieuse, sur quinze cents membres, qui ont été recensés, elle n'en compte que deux cents.

Le reste, c'est ce que l'on appelle les cotisés, dont la Société est plutôt une Société de défense, de protection ; elle est le trait d'union entre les divers syndicats presque exclusivement composés d'Auvergnats ; c'est, comme un libre Parlement des émigrants, qui peut leur rendre de grands services.

Au point de vue politique, dans toutes les questions intéressant les Auvergnats, nous communiquons avec le gouvernement par les députés de notre région, qui ne peuvent se dérober, les membres de la Ligue sont là pour les aider.

Au point de vue judiciaire, nous pouvons agir rapidement par des avocats alliés, des comparatistes, des juges, des talents, comme M. Allès et M. Puch.

Mais la Ligue auvergnate n'est pas seulement une association d'intérêts, une Ligue purement pratique. Ses habitants fondateurs ont pensé aussi qu'il y avait temps pour vivre, chanter et danser.

Des fêtes mémorables ont eu lieu, d'autres se préparent, des banquets de la Ligue ont été jusqu'à quinze cents personnes, hommes et femmes, — qui, que nous ayons pu.

En 1888, un grand banquet fut présidé par Joseph Cabanes, sénateur du Cantal.

En 1887, une réunion à Neuf, au Cirque d'Hiver, pour la lecture des statuts de la Ligue, qui ne pouvait manquer de prospérer, après son remarquable début, six mille personnes, à cinquante centimes par entrée, assistaient à la séance.

Et la recette fut de trois mille quatre cents francs.

Les billets avaient été placés à l'avance 1887, deuxième banquet, présidé par Devos, l'ancien ministre de la Justice.

Et les banquets suivent, les banquets au Salon des Quatre-Tournelles, non loin des Halles, au Salon des Familles, à Vincennes, à Saint-Ouen, un peu partout.

Le troisième est présidé par Louis Denayrou, ancien député de l'Aveyron.

Le quatrième, par M. Jourdan, député de la Loire.

Le cinquième, par M. Andrieux, ami de M. Amagat, dont il a dirigé la succession dans l'arrondissement de Saint-Flour.

Le sixième, par M. Chassaing, député de Paris.

Le septième, par le poète François Fabié.

Il faut de dire que ces repas mondains sont suivis de bals et que, les menus, rédigés en patois, promettent tous les plats en honneur au pays.

En outre, la Ligue a organisé des conférences qui ont obtenu le plus vif succès, et cela n'a pas lieu d'étonner, les orateurs de la salle Wagner, où elles ont lieu, s'appellent M. Allès et M. Linihac, professeur agrégé, docteur ès-lettres, concurrent de M. Andrieux au siège vacant de M. Amagat.

Enfin, les Auvergnats de Paris possèdent une fanfare, les Fanfares de Sochaux, dont le président d'honneur est M. Merle, et un adversaire heureux de MM. Andrieux et Linihac, toujours par la députation de Saint-Flour.

Le secrétaire général de la Ligue auvergnate est M. Bosc, échevalier de la Légion d'honneur, ancien directeur des maisons centrales de Poissy et de Melun.

Les Auvergnats de Paris ont leur propre journal, l'Auvergnat de Paris, que dirige et rédige un excellent publiciste, M. Louis Bonnet, un Cèze blond, au teint frais, à moustache dorée, aux yeux clairs de franchise, prompt à répondre les questions propres à passionner ses lecteurs.

Cette gazette hebdomadaire, dont la collection est déjà volumineuse, a paru sans interruption depuis 1882. Elle a aujourd'hui son imprimerie elle, aux environs des Halles, rue Étienne-Marcel, et sert 40,000 abonnés.

C'est un très grand journal de province à Paris.

personnalités théâtrales ; nous canons des pièces de l'hiver prochain, la reprise de l'Assommoir ; Gil Nana, qui a créé le rôle de Coupeau (j'ai malheureusement par mégarde, appelé, de naissance, David Chapouille, avec ce nom, il ne pouvait rien sur son origine, il avait vu le jour dans la commune de Nouvion).

Le compositeur Chabrier est de l'arrondissement de Thiers.

Nous nous entretenons de l'Assommoir, du boulangisme, des Couisses, du boulangisme.

Savez-vous, m'apprend M. Bonnet, que les deux conseillers municipaux boulangistes sont Auvergnats ? M. Prunier est de Nasbinals ; M. Girou, d'Anillac.

Deux députés de Paris sont Auvergnats : M. Marquis Martin, est de Saint-Gervais d'Auvergne (Cantal) ; M. Chassaing, nous vient aussi du Puy-de-Dôme.

Un autre député, M. Jadinot, le directeur des magasins du Printemps, avait épousé une Auvergnate, Mlle Tigeac, du Théâtre-Français.

Vraiment, M. Bonnet est un répertoire inépuisable ; et tout cela découle naturellement, par les plus simples associations d'idées.

A propos du Printemps, nous nous rappelons le terrible incendie, et voilà que définitivement des noms auvergnats : le colonel des pompiers Goussier ; le lieutenant et capitaine des pompiers Henry ; le colonel de la garde républicaine Massol, et presque Auvergnat — déjà Goussier, le général Brugère, chef de la maison militaire de M. le Président de la République. Enfin, Auvergnat, l'ex-commandant la place, général Sabatier, tout l'annuaire des armées de terre et de mer.

Ainsi l'Auvergne, par ses enfants à la tête de la garnison de Paris, commandait à la France !

Pèle-mêle, encore, M. Bonnet, me dénonce comme Auvergnats M. Bouquet, de La Grève, inventeur de Paris-Port-de-Mer, Pezon, le dompteur, Mgr Livinhac, le coadjuteur de Mgr Lavignac, Bastide, de la Madeleine, etc., etc.

L'intéressante publication de M. Louis Bonnet abonde en remarques de toutes sortes.

Elle note les succès des artistes du terroir, transforme les nouvelles de Tout-Paris en nouvelles de Tout-Auvergne.

Le maréchal Canrobert marie sa fille. L'Auvergnat de Paris annonce : Notre illustre compatriote le maréchal Canrobert, etc., etc.

Tout ce qui a trait à l'Auvergne et aux Auvergnats est, impartialement relaté. On lit des notes de ce genre :

Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie a annoncé la nouvelle de la mort de Renaudry, le célèbre apôtre de l'assassinat. On sait que Renaudry était originaire de l'arrondissement de Millau.

On voit par ce court extrait que l'Auvergne revendique même ces enfants illustres aux quels les villes ne se vantent pas d'ordinaire d'avoir donné naissance.

Un bien ceci : Un évêque au café-concert.

Mgr Pagis, notre évêque, jadis maître de philosophie au petit séminaire de Pleaux, puis curé de Solers, vient de prononcer dans une ville de la province de Renaudry, le célèbre apôtre de l'assassinat. On sait que Renaudry était originaire de l'arrondissement de Millau.

On voit par ce court extrait que l'Auvergne revendique même ces enfants illustres aux quels les villes ne se vantent pas d'ordinaire d'avoir donné naissance.

Un bien ceci : Un évêque au café-concert.

Mgr Pagis, notre évêque, jadis maître de philosophie au petit séminaire de Pleaux, puis curé de Solers, vient de prononcer dans une ville de la province de Renaudry, le célèbre apôtre de l'assassinat. On sait que Renaudry était originaire de l'arrondissement de Millau.

On voit par ce court extrait que l'Auvergne revendique même ces enfants illustres aux quels les villes ne se vantent pas d'ordinaire d'avoir donné naissance.

Un bien ceci : Un évêque au café-concert.

Mgr Pagis, notre évêque, jadis maître de philosophie au petit séminaire de Pleaux, puis curé de Solers, vient de prononcer dans une ville de la province de Renaudry, le célèbre apôtre de l'assassinat. On sait que Renaudry était originaire de l'arrondissement de Millau.

On voit par ce court extrait que l'Auvergne revendique même ces enfants illustres aux quels les villes ne se vantent pas d'ordinaire d'avoir donné naissance.

Un bien ceci : Un évêque au café-concert.

Mgr Pagis, notre évêque, jadis maître de philosophie au petit séminaire de Pleaux, puis curé de Solers, vient de prononcer dans une ville de la province de Renaudry, le célèbre apôtre de l'assassinat. On sait que Renaudry était originaire de l'arrondissement de Millau.

On voit par ce court extrait que l'Auvergne revendique même ces enfants illustres aux quels les villes ne se vantent pas d'ordinaire d'avoir donné naissance.

Un bien ceci : Un évêque au café-concert.

Mgr Pagis, notre évêque, jadis maître de philosophie au petit séminaire de Pleaux, puis curé de Solers, vient de prononcer dans une ville de la province de Renaudry, le célèbre apôtre de l'assassinat. On sait que Renaudry était originaire de l'arrondissement de Millau.

savoir ni le pittoresque des bals de barrière ou des boulevards extérieurs.

Les danses sont en place, la cabrette (mazette) se gonfle, ils partent aux premiers sons de l'instrument, et, ébranlant le plancher, ils se mettent à danser, poussant par intervalles des cris aigus, plaquant des paroles sur la musique, sautant à grosses gouttes, dans la salle étroite et surchauffée, ils s'arrêtent pour vider « une bière », « une demi-bouteille », « une limonade », puis retournent à leur bourrée naïve et chaste, éperdument.

Dés lors, rien n'existe plus pour eux ! Ah ! ils sont loin de Paris, et ils se souviennent bien de nos agitations et de nos révolutions !

Et l'on danse.

Et si la ville s'abîmait dans quelque tremblement de terre, dans des siècles et des siècles, quand les fouilles dégoteraient la nouvelle Pompeï, on retrouverait nos Auvergnats, la jambe levée, les doigts claquant au-dessus de la tête, surpris au moment d'une bourrée, car ils ont la fureur de la danse, et ils dansent à Paris comme à Saint-Flour, égarés dans des perpétuelles agitations, aussi tranquilles et joyeux parmi la fournaise ardente de notre vie que sur les volcans éteints de leur montagne.

Jean Ajalbert.

## CROQUIS D'ARCHITECTES

### L'ARCHITECTE DE LA SORBONNE

PAUL NÉNOT

Pendant la guerre de 1870, M. Guillaume était directeur de l'École des Beaux-Arts, ce qui l'empêchait pas de remplir ses devoirs militaires avec la régularité et l'entrain d'un vieux briscard, car jamais il ne voulut entendre parler de l'exemption que le gouvernement tenait à imposer à ses fonctionnaires.

Comme il paraissait étouffant et noir, l'avenir de ce temps-là. Comment allait-il finir, ce siège de Paris, dont les débris avaient été entourés de folles et éternelles espérances ? M. Guillaume qui adorait « assésants », eut la jolie pensée de réunir les architectes en herbe de Bonaparte, sous le prétexte d'un concours d'esquisse.

Il voulait que ces jeunes gens pussent se revoir et se serrer la main, encore une fois.

Le général Trochu accorda l'autorisation sollicitée par l'artiste et, au jour dit, la cour de l'École fut envahie par une nuée d'uniformes représentant la carte d'échiquier de l'armée de défense : lignards, zouaves, artilleurs, chasseurs, moblots, gardes nationaux, cavaliers, francs tireurs, tous les corps étaient représentés.

Dans une camaraderie bon enfant et passablement irrespectueuse pour la hiérarchie, la manche vierge du moindre brillant fuyait les galons de l'officier, et un brillant commandant — chef de bataillon de mobiles de province — était appelé : « Ma vieille branche, par un canonnier de seconde classe, au pantalon abominablement crasseux.

A l'exception des rares, très rares pleureurs cachant leur couraïse dans des ambulances, dans des bureaux, dans des services extrêmement inactifs, dans des corps bizarres — tels que le génie civil ou les entretiens militaires — qui s'étaient bien gardés de donner signe de vie, tous les élèves architectes enrégimentés à Paris répondirent à l'appel et vinrent dessiner l'esquisse qui, pour quelques-uns, devait être la dernière.

Ce jour-là, Nénot — le p'tit Nénot, ainsi qu'on l'appelait aux Beaux-Arts, aussi bien à cause de son âge, car il avait à peine dix-sept ans, que par allusion à sa taille qui n'a pas la prétention d'humilier la colonne Vendôme, par une concurrence déloyale — remporta un vrai succès. Le gamin s'était engagé dans les francs-tireurs de la Presse des débuts de l'investissement. Or, l'avant-veille, il avait pris part à la bataille de Bourget, et il n'avait pas eu le temps matériel de « mettre un peu d'ordre dans sa toilette ! Et elle était dans un bel état sa toilette ! Le képi troué d'une balle, la capote déchirée par un éclat d'obus, le fourreau du sabre bâtonnette bossu et, de ses quatre galons de fourrier, trois d'arrachés.

Par un hasard providentiel, ces nombreux accros, dont l'un à la poitrine devait être bouché quelques jours plus tard par la médaille militaire, s'étaient arrêtés à l'épiderme ; le corps était intact.

Les traditions de la cuisine assistent aux baptemes des princes et des hommes illustres, pour les combler de dons plus exquis les uns que les autres, aurait-elle été la marraine de Nénot et aurait-elle octroyé la chance à son filleul ? Je n'en serais pas surpris.

En tout cas, la fête gracieuse — non moins traditionnelle — a dû arriver en retard, car la carrière de l'architecte, si courte qu'elle soit, ne compte que des succès. A 24 ans l'obtention du prix de Rome, à 27, il remporte le premier prix au Concours ouvert par l'État pour l'érection d'un monument à Victor-Emmanuel, à 30, il enlève, haut la main, le premier prix dans le concours pour la reconstruction de la Sorbonne. Avec cet être-là, on est obligé de répéter constamment les mois de premier prix et de concours, ce n'est pas paristis, mais le lecteur m'accordera que je ne suis pas, en l'espèce, l'unique coupable.

Comme on le voit, l'ancien franc-tireur — qui a eu le temps, en passant, de se faire décorer — ne flâne pas ; c'est d'ailleurs un vieil acrobate, un abatteur de besogne, et son tempérament audacieux, énergique, raisonnable, pratique et pas du tout rebu, lui présente un certain cousinage avec celui de l'ingénieur américain.

Sensait-il que Nénot ne soit pas artiste ?

et professe pour l'extériorité, d'un monument, son bel ordonnancement, ses harmonieuses proportions, sa pompe décorative, le régalif dédain des manières d'un architecte, une bonne posture, en fer aux ogives de la cathédrale de Reims ? Nullement. Ses envois au Salon sont d'un académisme de premier ordre ; ses façades sont étudiées, jusque dans les moindres détails, avec la préoccupation constante du style et du caractère, et — sans chercher d'autre preuve de son goût délicat et affirmé — il fait son souvenir, c'est en somme à son choix que la France doit la page magistrale et jamais immortelle de Puvion de Chavanne dont l'hémicycle de la Sorbonne est décoré.

Est-ce donc à dire que le jeune triomphateur soit l'architecte moderne prôné par les Écoles, celui qui doit vivre l'air de Robert de Luzarches, de Philibert de Lorme, de Mansard et de Gabriel et renouer enfin la tradition de notre passé — à nous — si aisément méconnu et si injustement dédaigné ?

Hum ! Pas tout à fait. On ne passe pas dix ans de sa vie à étudier exclusivement l'architecture antique et à relever minutieusement les plus insignifiants cailloux de cette Italie néfaste qui a vicié depuis plus d'un siècle notre tempérament, — aussi bien en peinture qu'en musique, en architecture qu'en sculpture — pour avouer, un vilain matin, que tout cela ne sert pas à grand chose et qu'on a gâché les plus viriles années de sa jeunesse à se fourrer dans le crâne des formes et des formules architectoniques incapables de convenir à notre climat, à nos mœurs, à nos besoins, à nos qualités physiques et morales, en un mot à l'époque actuelle.

Dans les élévations de la Sorbonne, on retrouve donc le respectueux admirateur de la sacro-sainte colonne corinthienne et du sempiternel entablement tel qu'on le comprenait sous Auguste, mais le génicien averti dans sa mouluration, un curieux mariage de raison) entre le Grand Turc et la République de Venise. Comprenez le manque de bon sens — sous notre ciel pluvieux et avec nos hivers neigeux — des salies plates empêchant l'écoulement rapide des eaux, la donnée des corniches à penta-gonhe. Dans les toits, dans les souches, dans la rampe en fer forgé de l'escalier d'honneur, on sent en outre l'influence charmesse de notre architecture Louis XIII.

On Nénot montre surtout ses tendances modernes, c'est dans la science de la construction, le soin scrupuleux apporté à la choix des matériaux, la commodité des services, la suppression des inutilités imposées par la tradition, l'étude approfondie de la ventilation, du chauffage, de l'aération, de l'éclairage, de l'hygiène. Il a jugé que, pour être un architecte digne de ce nom, il ne suffisait pas de dessiner et de laver de belles images, qu'il fallait rendre habitables et pratiques les monuments dont la construction vous était confiée, et qu'il était aussi important, par exemple, de maintenir à l'abri des — été comme hiver — dans un air constamment renouvelé, une salle de cours, que de figurer un chapiteau ou d'enjoliver délicatement de pilastres un portique ouvert à toutes les mauvaises plaisanteries de la température.

Nénot, me rappelle aujourd'hui Hercule luttant par deux dames aimables. Laquelle des tentatrices choisira-t-il pour convoler en de justes noces ? Le rationalisme le tire par un bras, l'École se cramponne à ses jambes. Eh, eh !... On ne sait pas... Peut-être bien que.

Les paris sont ouverts, voyez la cote !

Pierre Dhuro.

## REVUES ÉTRANGÈRES

### NOSTRADAMUS ET LE PORTUGAL

Les Allemands ont raison d'étudier Nostradamus. Ses oracles se vérifient toujours ; la seule condition qu'on ait la patience d'attendre. Il faut laisser mourir les prophéties.

Nous n'en voulons d'autre preuve que la curieuse strophe citée par *Westermann's Monatshefte*, dans une remarquable étude sur les œuvres du célèbre médecin provençal qui suit jointe à l'art de guérir ses semblables le talent de deviner l'avenir.

On a découvert, dans les vaticinations sibyllines de Michel de Nostredame la mort de Henri II, l'exécution de Charles IX, la dictature de Cromwell, la grandeur et la chute de Napoléon ; le général Boulanger, lui-même n'aurait pas manqué d'y trouver son petit verset, s'il avait réussi ; mais qui donc se serait attendu à voir le conflit entre l'Angleterre et le Portugal, annoncé près de trois siècles et demi d'avance dans un des quatrains de la dixième Centurie ?

Le grand empire sera par Angleterre le pontonam des ans plus de trois cents ; Grandes copies passer par mer et terre, Les Lusitains n'en seront pas contents.

Cette strophe a longtemps dénoté la sagacité des commentateurs. Suivant sa coutume, Nostradamus n'est pas trop clair, mais un prophète qui voudrait parler comme tout le monde serait obligé de renoncer à son métier.

Le Portugal, il ne fallait pas d'insupportables trésors d'érudition pour s'apercevoir que le *pentaplaton* veut dire la toute-puissance et que les *grandes copies* signifient les flottes et les armées.

Musique la pas de difficulté : « L'Angleterre exercera pendant plus de trois siècles une suprématie maritime incontestée et ses vaisseaux transporteront des soldats sur tous les points du globe. »

Nous n'hésitons pas à reconnaître que cette première partie de l'oracle fait honneur au prophète du seizième siècle. Mais il faut convenir qu'avant les derniers événements du Mozambique, c'est à dire des Portugais au quatrième vers de la strophe, parassait fort embarrassante.

Pour qu'on ne croie pas que la réputation de maître la gâche, au premier rang de ses vertus nationales n'aurait-il pas été content ? M. Edouard Schulte reproduit dans l'article de *Monat's Heft* l'explication donnée par M. Ana-

tole Lepelletier qui écrivait en 1837. Au dire de ce commentateur, l'irritation des Portugais devait être probablement attribuée aux invasions et aux défaites que l'alliance de l'Angleterre devait leur infliger sur leur propre territoire.

Le temps a fait justice de cette interprétation arbitraire et prématurée. L'ingénieur annotateur des *Centuries* a eu le tort impardonnable de se prononcer vingt-trois ans trop tôt sur le sens d'un passage difficile. S'il lui avait été possible d'attendre l'ogresse spoliation dont le Portugal est aujourd'hui victime, il n'aurait pas eu besoin de recourir à des conjectures subtiles pour expliquer que les Lusitains ont de justes motifs pour n'être pas contents.

### Une injustice à réparer

Admirons le génie de Nostradamus. Ses oracles sur l'avenir réservé à la France manquent parfois de précision et sont d'une interprétation lapidieuse, mais, en revanche, une singulière puissance de divination illumine ses strophes. L'histoire d'Angleterre est racontée d'avance avec une étonnante lucidité.

En 1558, il y avait quelque mérite à prévoir non seulement que l'Angleterre aurait l'empire des mers pendant plus de trois siècles, mais encore qu'elle abuserait de sa force pour dépouiller de ses légitimes possessions, la patrie de Magellan et de Vasco de Gama.

Cette prodigieuse perspicacité mériterait une statue ou tout au moins un buste, et cependant les fêles eux-mêmes, ces intrépides exhumateurs de gloires disparues, se sont rendus coupables d'un double déni de justice envers Nostradamus. Ils ont oublié que le poète des *Centuries*, né à Saint-Rémy, près d'Avignon, avait pendant de longues années exercé la médecine à Agen et avait par conséquent deux fois qualité pour occuper une place parmi les illustrations littéraires du midi de la France.

C'est, hélas ! une revue publiée dans la capitale du grand-duc de Brunswick qui rend hommage à ses talents de divination, et le grand Nostradamus lui-même n'est pas prophète dans son pays.

### AU CHILI

M. Théodore Child, l'infatigable voyageur de *Harper's Magazine*, publie le récit de ses excursions à travers l'Amérique du Sud.

Le Chili est assez peu connu en France. En général, on ne se doute guère que cette longue et étroite langue de territoire étranglée entre la Cordillère des Andes et l'Océan Pacifique est la plus civilisée des Républiques nées du démembrement de l'empire espagnol.

Un Européen qui s'aventure pour la première fois dans ces régions peu fréquentées par les touristes de l'ancien continent manque de surprises au surcroît. La population est de 3,500 habitants, l'hôtel *del Comercio* se distingue par une cour d'honneur où sont alignées des reproductions en marbre des plus gracieux chefs-d'œuvre de la statuaire grecque. Phidias et Myron sont quelque peu négligés à l'extrémité de l'hémisphère sud, mais, en revanche, Praxitèle et son école jouissent d'une faveur illimitée.

Cette passion pour les statues ferait croire à un voyageur que le Chili est mése imprégné des instincts artistiques de la race espagnole. Malheureusement, il ne faut pas vous fier à ce décor de théâtre.

A peine avez-vous franchi le seuil de l'hôtel qu'un garçon vous introduit dans un *bar-room* où vous trouvez la gamme complète de liqueurs fortes que les gossiers anglo-saxons peuvent seuls supporter.

Désirez-vous un *swimming bath* ? Vous n'avez qu'à faire un signe ; dans un coin du jardin est creusée une grande piscine remplie d'eau sans cesse renouvelée où vous vous procurerez le plaisir de nager.

Ce luxe de boissons alcooliques et de bains chauds et froids, présentés sous les formes les plus variées, ne vous laisse aucun doute sur le sort réservé à ce malheureux pays.

Le Chili est indépendant de nos jours, mais il n'est pas de contrée sur le globe qui ressemble davantage à une colonie britannique.

L'illusion est complète quand on monte en wagon. Dans chaque train se trouvent des *saloon-cars* et le *newsboy* qui se tient à la portière vous offre le  *Herald* dont les dépêches sont imprimées en anglais tandis que les articles de fond sont en langue espagnole afin de ménager l'amour-propre des descendants des *conquistadores*.

Le conducteur dont les yeux bleus et les cheveux blonds trahissent une origine anglo-saxonne protège son uniforme sous un cache-poussière de soie, précaution inconnue du personnel des chemins de fer des pays latins. Des piles de magazines illustrés s'accumulent sur les banquettes, et l'idiome britannique étouffe sous ses modulations ininterrompues les interjections gutturales que laissent de loin en loin échapper les héritiers des compagnons de Valdivia traités comme des étrangers dans leur propre patrie.

Dependant la couleur, ou plutôt l'odeur locale n'abandonne pas tout à fait ses droits. Les émanations d'ail et d'oignon qui se dégagent des compartiments de troisième classe envahissent les *saloon-cars* attelés à l'arrière du train et prouvent aux envahisseurs anglo-saxons que le gros de la population chilienne est resté fidèle à la nourriture castillane de ses aïeux.

### Les vignobles

Les Anglais se sont emparés du commerce et de l'industrie mais ils ont été obligés d'abandonner aux Français les vignobles.

La viticulture, qui fait chaque jour des progrès considérables, n'a été pratiquée au Chili suivant des principes scientifiques qu'à partir de la seconde moitié de ce siècle. La vigne, dit M. Child, a été très probablement apportée dans cette partie de l'Amérique par les conquérants espagnols.

La superficie du terrain affecté à la culture de la vigne augmente chaque jour, et depuis Haasco, au nord, jusqu'à Valdivia, au sud, le Chili se couvre de vignobles bordelais et bourguignons.

Il est à remarquer toutefois que les produits de ces plants acclimatés dans l'Amérique du Sud sont loin d'avoir le goût et la qualité des vins français.

Il semble qu'il y a dans le terroir un arriéré-gout de muscat. La plupart des vins du Chili ont un saveur trop pleine, trop complexe et trop épaisse. Ils ressemblent plutôt à des variétés du Porto ou du Xérès qu'à du Bordelais ou à du Bourgogne.

Les vignobles de la région de Maipo, dans les districts du Sud où il tombe un peu de pluie et où il ne survient pas impossible de faire du vin de Champagne, presque tous les vignobles du Chili ont besoin d'être artificiellement arrosés.

Dans toutes les provinces de la région du centre, l'agriculture dépend de l'irrigation. Partout où l'eau manque le sol ne produit que des roches et des buissons.

Chaque fermier est abonné à un canal d'irrigation, presque toujours construit à très gros frais et assujéti à des réglemens minutieux.

Ces canaux sont divisés en un certain nombre de *regadores*. On donne ce nom à des prises d'eau qui laissent passer 35 litres par seconde.

Moyennant une redevance annuelle, la Compagnie garantit à chaque propriétaire la jouissance d'un certain nombre de *regadores* qui peuvent être réunis ou dissimés suivant les exigences de la culture, les frais d'installation et de déplacement des écluses étant à la charge de l'entreprise du canal.

Grâce aux alluvions artificielles empruntées aux petits Nils qui descendent en droite ligne de la Cordillère des Andes, les Chiliens n'ont pas besoin d'engrais pour fertiliser leurs terres et peuvent vendre à l'Europe les guanos et les nitrates des provinces du nord.

Les pieds de vigne sont plantés à 1 m. 30 de distance, appuyés sur des fils de fer et taillés comme en France. Des charnes traînées par des bœufs servent à labourer les sillons compris entre deux rangées de caps. Les propriétaires des vignobles importants n'emploient que des ouvriers français et leur allouent des salaires élevés.

FINANCES

ADMINISTRATION ET RÉDACTION 24, RUE DROUOT

LA FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES FINANCIÈRES

LA SITUATION

Les choses, durant la dernière semaine, se sont passées, pour ainsi dire, mathématiquement... Les recherches du Gouvernement, puis celles de la Commission, ont abouti à un total d'économies de... Fr. 1.651.500

Table with financial data: De sorte que le total des recettes d'abord prévues se trouvait réduit à la somme de... Fr. 3.170.235.191

En résumé, le nouveau projet de budget s'établit ainsi: Recettes... Fr. 3.178.434.791 Dépenses... Fr. 3.176.909.758

COMPAGNIE NATIONALE DES CHEMINS DE FER A VOIE ÉTROITE

En 1877, à l'examen d'admissibilité à l'Inspection des finances, le jury nous posa cette question: "Étant donné un grand pays, comme la France, déjà doté d'un réseau principal de chemins de fer..."

Voici la lettre que le Comptoir National d'Escompte a adressée à sa clientèle, en date du 16 octobre dernier: "Nous avons l'honneur de vous adresser sous ce pli une notice relative aux actions de la Compagnie Nationale des Chemins de fer à voie étroite..."

LE NORD Dans nos bulletins financiers, après avoir noté les diminutions hebdomadaires des recettes de nos grandes Compagnies de chemins de fer...

En janvier 1875, M. Bartholomy disait, dans une lettre adressée au Moniteur Universel: "La nature a distribué les richesses en raison des latitudes..."

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

Il a été prélevé: 1° Une somme de... Fr. 2.000.000 pour la liquidation des dépenses retranchées par le ministre du compte de premier établissement au 31 décembre 1883;

LE NORD

Dans nos bulletins financiers, après avoir noté les diminutions hebdomadaires des recettes de nos grandes Compagnies de chemins de fer...

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

Il a été prélevé: 1° Une somme de... Fr. 2.000.000 pour la liquidation des dépenses retranchées par le ministre du compte de premier établissement au 31 décembre 1883;

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

LE NORD

Dans nos bulletins financiers, après avoir noté les diminutions hebdomadaires des recettes de nos grandes Compagnies de chemins de fer...

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

Il a été prélevé: 1° Une somme de... Fr. 2.000.000 pour la liquidation des dépenses retranchées par le ministre du compte de premier établissement au 31 décembre 1883;

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

LE NORD

Dans nos bulletins financiers, après avoir noté les diminutions hebdomadaires des recettes de nos grandes Compagnies de chemins de fer...

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

Il a été prélevé: 1° Une somme de... Fr. 2.000.000 pour la liquidation des dépenses retranchées par le ministre du compte de premier établissement au 31 décembre 1883;

Le réseau français avait fourni un bénéfice net de... Fr. 30.582.022 24

LE BUDGET DE 1891

Nous complétons nos précédentes études, en extrayant du Journal officiel les modifications introduites dans le projet de loi portant fixation du budget général de l'exercice 1891, et mentionnées dans le rapport supplémentaire fait au nom de la Commission du budget par M. Burdeau, rapporteur général.

BOURSE DU 24 OCTOBRE 1890

Large table with multiple columns: FONDS D'ÉTAT, VALEURS DIVERSES, CHEMINS DE FER, OBLIGATIONS, VALEURS DIVERSES, CHEMINS DE FER, MEXIQUE, SOCIÉTÉ GAZ ET EAUX, SOCIÉTÉ DU GRAND-HOTEL, PARIS, COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST DE L'ESPAGNE